

Alsace

Accros au sepak takraw

Sport très populaire en Asie du Sud-Est où il a vu le jour au XI^e siècle, ce «foot volley» acrobatique s'implante en France, porté par des passionnés.

Par **IORIS QUEYROI**
Envoyé spécial à Schiltigheim (Alsace)
Photos **PASCAL BASTIEN**

Envolées de jambes, retournés acrobatiques, crissement de semelles, bruit mat : la balle en plastique, frappée en plein vol d'un coup de pied lancé à un mètre du sol, file par-dessus le filet, rebondit sur un torse qui contre. Ce samedi matin d'hiver, ils sont huit à s'échauffer dans le gymnase des Malteries, à Schiltigheim, une commune des environs de Strasbourg. Sept gars, une fille. Trois fois par semaine, ils se retrouvent là pour s'entraîner au sepak takraw, un sport explosif quasi inconnu en Europe et ultrapopulaire dans toute l'Asie du Sud-Est.

La traduction de son nom définit ce sport millénaire : *sepak* pour «coup de pied», en malais, alors

«Les services thaïs vont à 90 km à l'heure, les nôtres à 50. On n'arrive pas à lever la jambe à deux mètres de hauteur comme eux.»

Jean Vorady striker de Wittenheim-Mulhouse

que *takraw* désigne, en thaï, une «balle tressée». Il se joue par équipes de trois, appelées *regu*, ou en double, et se contente de peu : un filet tendu à 1,50 mètre du sol, un petit terrain – de la taille badminton, surface indifférente –, une balle d'environ 400 grammes de la taille d'un pamplemousse, tressée traditionnellement en bambou, aujourd'hui moulée en plastique. Les règles sont à peu près celles du volley, à une grosse différence près. La balle peut être frappée avec toutes les parties du corps : jambes, genoux, pieds et tête, mais aussi torse, dos, voire fesses, qu'importe... tant qu'il ne se agit pas des mains ou des bras. D'où des jeux de jambes spectaculaires pour faire monter la balle par-dessus le filet et marquer, en la faisant

atterrir dans le camp adverse, l'un des quinze points d'une partie jouée en trois sets gagnants.

Puissance, précision et souplesse

Passionnés de voyages et de ballon, Patrick Laemmel et Franck Michel, ont amené ce sport en Alsace, dans les années 90. Le takraw, comme on l'appelle communément, était alors inconnu en France. «*Franck et moi avions été intrigués par ce sport qui est un ciment social en Asie du Sud-Est, se souvient Patrick Laemmel. A notre retour, on s'est amusés à titiller cette petite balle magique avec des collègues de fac et des amis.*» Le sepak takraw compte maintenant six clubs en France et une centaine de licenciés, fédérés depuis 2003 au sein d'une association présidée par Laemmel (1). Le club de Schiltigheim, qui organise l'Open de France, la seule compétition qui se tient dans l'Hexagone et la plus importante en Europe, reste le moteur de ce jeu fulgurant. Puissance, précision et surtout souplesse sont les maîtres mots de ce sport. Comme au volley, chaque camp est autorisé à trois touches de balle, mais un joueur peut les comptabiliser, à lui seul. Dans une équipe, trois postes au choix : le serveur ; le *feeder*, préposé aux bonnes passes pour l'attaquant ; et le *striker*, chargé de marquer les points et de sauter au contre, jambes tendues à l'extrême, en phase défensive.

Redoutable frappe en ciseau

Capitaine de l'équipe de France, Louis Marchadier, 32 ans, pratique le sepak takraw depuis trois ans. Ce professeur d'EPS est le *feeder* du club de Schiltigheim. Ce matin-là, comme à chaque début d'entraînement, il fait une série d'étirements, avant de travailler son *rolls spike* : extension dos au filet, frappe en ciseau de la balle pour l'envoyer de l'autre côté, et réception sur les pieds. Une figure centrale du takraw, la plus spectaculaire et redoutable d'efficacité. Ce geste d'acrobate se mérite.



A Schiltigheim, le 15 décembre. La balle peut être frappée par toutes les parties du corps, sauf les mains ou les bras.



«Il y a cinq ou six ans, un gars était venu à l'entraînement. Il s'y est cru, il a tenté un retourné : fracture de l'humérus, rigole Louis. Mais de 2006 à 2008, on a eu le seul joueur de France qui maîtrisait le *rolls spike*. Il retombait parfaitement sur ses pieds. Il lui a quand même fallu trois ans pour y parvenir.» Louis est formel : «On n'est pas obligé de faire des ciseaux retournés pour prendre du plaisir au takraw.» A Schiltigheim, comme partout ailleurs en Europe, le niveau est tout autre. Tout le monde n'a pas fait sepak takraw première langue. «En Thaïlande, le takraw, c'est comme le foot ici. Dès 5 ans, on y joue tous les jours : dans la rue, après l'école, après le travail, après les repas», relève l'un des strikers du club de Wittenheim-Mulhouse, Jean Vorady, quadra originaire du Laos. Louis poursuit les indispen-

sables étirements : «Notre point faible, en Europe, c'est la première touche, à la réception, qui empêche le *feeder* de faire une passe correcte au *striker*. Les services thaïs vont à 90 km à l'heure, les nôtres à 50. On n'arrive pas à lever la jambe à 2 mètres de hauteur comme eux et frapper la balle avec le coup de pied. On se contente de l'intérieur du pied, ce qui donne moins de puissance.»

Mais les progrès peuvent être rapides, à l'image de Thomas et Maxence, dernières recrues et benjamins du club. Quatre mois après leurs débuts, les deux lycéens ont filé en Allemagne, en décembre, jouer en double l'Open de Cologne, bouclé à la troisième place. Le takraw, ils l'avaient découvert l'été dernier dans leur bahut lors de la journée du sport scolaire, où Louis faisait une démonstration de son art. C'est grâce à ce genre de micro-actions que les pionniers alsaciens du takraw réussissent à faire progresser en France ce jeu qui se développe aussi depuis dix ans en Allemagne et en Suisse notamment. Le takraw en Europe, c'est une petite famille. «Ce qui est génial, dit Louis, c'est son côté fraternel. Avec tous les joueurs européens, on se joue quatre à cinq fois par an. On commence à se connaître. Et puis, on est tous amateurs, on sait qu'on a des difficultés pour organiser des tournois, pour promouvoir notre sport. C'est ça aussi qui nous rapproche.»

En mal de reconnaissance

La dizaine de joueurs du club de Schiltigheim jonglent avec leurs études et leur boulot pour disputer des tournois partout dans le monde. La seule fille du club, Somhack Limthakdy, d'origine laotienne, apprécie : «Le takraw nous fait voyager. Quand on joue la *King's Cup* [compétition qui réunit chaque année en Thaïlande les meilleures équipes du monde, ndlr] ou n'importe quel autre tournoi, tout est pris en charge, précise cette doctorante en droit international, striker au club de Schiltigheim depuis 2004. On ne paie que le billet d'avion. Il y a des compétitions partout, mais on a un budget limité. On n'est pas des pros.» Louis a joué la *King's Cup*, en 2010 à Chiangmai, en Thaïlande, et la première Coupe du monde organisée l'année suivante par l'Istaf, l'International Sepak Takraw Federation (2), à Kuala Lumpur (Malaisie). Un autre monde : «On joue dans un stade rempli, l'ambiance est dingue. On en tremble. En Europe, il n'y a pas de spectateurs. C'est difficile de les faire venir, c'est pourtant un sport spectaculaire.»

En France, le takraw peine à exister comme un sport à part entière. L'association française de sepak takraw ne reçoit aucune subvention ministérielle, faute d'être agréée comme fédération, une reconnaissance à laquelle travaille Patrick Laemmel. Des discussions avec le ministère sont en cours pour la création d'une fédération de sports qui se pratiquent sur petites surfaces. Patrick Laemmel précise : «Sans reconnaissance de l'Etat : pas d'aides, pas de développement dans les collèges et lycées.» Schiltigheim joue encore la débrouille. La mairie et le tissu associatif local aident le club, notamment en mettant gracieusement à disposition le gymnase pour les entraînements et pendant l'Open de France.

Chaque année en septembre, ce tournoi attire des joueurs du monde entier. Thaïs, Malais, Brésiliens, Chinois, Iraniens sont venus se produire au gymnase des Malteries. Pour les dix ans de l'Open de France, en septembre, le club rêve en grand : «On aimerait accueillir l'une des quatre *Super Series* – pour les huit meilleures sélections féminines et douze meilleures masculines de l'Istaf World Cup –, révèle Mathieu Fleuret, striker de Schiltigheim et de l'équipe de France. On attend l'accord de l'Istaf. Jusqu'ici, ces compétitions ont toujours été organisées en Asie.» Si c'est oui, ils sauteront au plafond. Une habitude. ♦

(1) Schiltigheim, Wittenheim-Mulhouse, Evry, Les Herbiers, Toulouse et Lille.
(2) Créée en 1996, la fédération internationale compte une quarantaine de pays.

